

LE JOUR, 1949
02 NOVEMBRE 1949

DEUX NOVEMBRE

Le jour revient où nous nous souvenons de ceux qui ne sont plus.

Non que leur souvenir soit loin de nous et qu’i faille attendre novembre chaque année pour rappeler des noms et des visages. Mais ce jour, après la Toussaint, est le propre des morts. Il leur appartient. Ils s’y trouvent chez eux, même loin des pierres tombales et des architectures funéraires ; de sorte qu’on les a devant soi, dans les lieux familiers, dans la rue, dans les jardins et les demeures où ils furent tendrement des vivants, dans les salles où leur voix résonne encore.

Mais telle est la force de l’oubli que, sans ce jour prédestiné, les morts seraient plus solitaires, sous les myrtes et sous le cyprès ; **ils auraient, en sentant “le siècle couler”, de plus “grandes douleurs”.**

Nous vivons comme si nous ne devions pas un jour être des morts.

Si nous comprenions mieux la vie, la perspective de son terme ne nous serait pas cruelle. Nous n’y verrions pas autre chose que la fin du banquet ; un départ confiant pour une existence sereine.

La commémoration des morts, comme le jour des “cendres”, est un moment grave de la vie. On y pèse sa destinée, on réfléchit à la condition humaine, on sépare ce qui est fugitif de ce qui a droit à la pérennité, on se remet dans la compagnie émouvante de ceux qui furent nos pères, nos frères, nos enfants, nos amis bien aimés. Et tout le tumulte du siècle se réduit alors à ces restes sacrés, à ces Ombres sensibles à nos baisers et à nos larmes, à l’évocation d’une suite d’amours et d’étreintes.

Dans la gloire dorée des églises, la Toussaint faisait penser hier à des fanfares dans le ciel, aux trompettes d’argent des archanges dans les nuées. La commémoration des morts, c’est l’humanité souffrante au-delà de la mort, c’est le travail embaumé de la purification, c’est la flamme qui brûle tout ce qui n’est pas digne du Visage divin.

Plus que les vivants les plus chers, nos morts attendent de nous un acte de piété et d’amour.